Le seuil en exil à travers les maisons en Algérie

Estelle Hébrail

Cette communication s'appuie sur une recherche concernant des familles franco-algériennes qui organisent leur existence entre la France et l'Algérie, menée dans le cadre d'une thèse de sociologie sous la direction de David Lepoutre [1]. Je réalise une enquête ethnographique dans les deux pays, en m'appuyant principalement sur de l'observation participante en Algérie, mais aussi sur des entretiens formels et informels. Il s'agit d'une étude de cas telle que pensée par Howard Becker [2] ou encore Jean-Claude Passeron et Jacques Revel [3], dans laquelle les cas sont des familles qui se sont construites entre les deux rives de la Méditerranée depuis le début du XX^e^ siècle. Le premier cas étudié est celui d'une famille algérienne, originaire d'un village de grande Kabylie (wilaya de Tizi Ouzou), dont les membres ont connu l'expérience de la migration depuis trois générations. Ce premier cas est reconstruit par le biais du lignage paternel (grand-père, père, « enfants »), mais les femmes du lignage (à la fois les filles et les épouses) font également partie de l'étude. Dans cette présentation, je vais m'appuyer sur cette famille (et des familles connexes mais de lignages différents), pour restituer les éléments de compréhension de mon terrain et vous parler de l'objet sur lequel je travaille actuellement, les

1. Une partie de la présentation générale de mon travail et des éléments de réflexions de ce papier s'appuie sur une présentation de ma thèse, réalisée pour une séance du séminaire Idées de l'IDHES, le 2 avril 2019.

2. Becker, Howard S., *La Bonne focale. De l'utilité des cas particuliers en sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2016 (2014, The University of Chicago press, pour la version originale en anglais), 267 p.

3. Passeron, Jean-Claude et Revel, Jacques (dir.), *Penser par cas*, Paris, EHESS, 2005, 283 p.

maisons construites au pays. Cet objet nous permettra de saisir les notions de seuil et d'exil, leurs interactions et leurs transformations.

La maison constitue la trace matérielle majeure de l'émigré. Il s'agit non seulement d'un patrimoine qui se transmet d'une génération à l'autre, mais aussi d'un espace porteur de nombreux symboles, dont celui du seuil, frontière entre l'intérieur et l'extérieur. Elle définit les identités des individus en distinguant les espaces du dedans, ceux de la maison, lieu préférentiel des femmes, et ceux du dehors, ceux de l'espace public, lieu privilégié des hommes [4]. La migration remet en cause ces frontières entre les espaces domestiques et publics ; la maison se voit définir de nouveaux rôles et son espace est reconfiguré, repensé. Ainsi, le seuil que l'on franchit évolue avec les maisons de ceux qui émigrent. À travers l'évolution de l'architecture des maisons, des manières d'habiter et de construire, nous pouvons interroger la définition des seuils dans un contexte marqué par l'exil d'une partie des membres de la famille élargie. De même, la notion d'exil peut être questionnée face à l'évolution du rapport à l'émigration, lorsque plusieurs générations d'une même famille ont connu l'exil.

Deux questions guideront cette présentation : Comment le seuil est-il défini par les familles dont un membre ou plus a émigré ? Comment la maison au pays est-elle marquée par l'exil d'un ou de tous ses habitants ? Elles seront traitées conjointement dans les trois parties de cet exposé, qui sont une tentative de chronologie de l'habitat en Kabylie [5]. Ainsi, nous verrons en quoi les maisons au pays, dans un contexte marqué par l'exil, peuvent être un outil pour saisir l'évolution du seuil.

Nous commencerons par nous intéresser aux premières maisons construites en Kabylie, les maisons traditionnelles, puis nous nous focaliserons sur celles qui les ont suivies, appelées temporairement maisons « intermédiaires ». Enfin, nous interrogerons l'arrivée des maisons contemporaines.

1. LA MAISON TRADITIONNELLE : LE PREMIER SEUIL FRANCHI

Ces maisons sont celles dans lesquelles vivaient les populations locales en Kabylie avant la colonisation française. À travers mon terrain, j'estime pour le moment que ce modèle de construction a été en vigueur jusqu'à la première

4. Voir BOURDIEU, Pierre, « La maison ou le monde renversé », *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Paris, Seuil, 2000 (1e édition : 1972, Droz), p. 61-82.

5. Je n'ai pas encore suffisamment d'éléments pour réaliser une comparaison avec d'autres régions d'Algérie.

moitié du XX^e siècle, puis a côtoyé une nouvelle forme de construction qui a pris sa place après l'indépendance de l'Algérie.

2. Premier pas de l'exil : début de l'histoire familiale

Samir est né en 1906, dans le village d'Ighil Aouène, situé dans la région naturelle du massif central kabyle [6]. Il faisait partie de la tribu de Maatkas, qui correspondait à un douar de l'administration coloniale, composé de 41 hameaux rattachés à la commune de plein exercice de Tizi Ouzou. Samir est issu d'une famille de paysans, plutôt modeste, qui cultivaient notamment les oliviers et possédait très peu de terrains. Il a été exilé pour la première fois au début des années 1920 pour effectuer son service militaire en France [7]. Par la suite, il a été appelé à Damas, en Syrie au début du mandat français dans la région, où il est resté environ un an. Samir était alors un exilé, obligé dans un contexte de subordination coloniale de franchir un seuil géographique celui de son pays, mais aussi le seuil de sa maison. Il a ensuite eu le choix entre rentrer chez lui et venir en France. Il a décidé d'aller en France, où il a été recruté pour travailler dans l'usine Citroën. Il n'était pas encore marié à cette période. Jusqu'en 1965, il a effectué de nombreux voyages vers la France, pour rapporter de l'argent à sa famille. Migrant du premier âge de l'émigration tel que défini par Abdelmalek Sayad [8], son exil en France semble avoir marqué durablement sa vie, puisque parmi sa descendance, nombreux sont ceux qui ont également suivi cette voie. De plus, malgré un retour définitif au pays en 1965, il est décédé en France en 1988, renversé par une voiture lors d'un voyage touristique. Entre les années 1930 et 1940, il a perdu la femme avec qui il a été marié, décédée de maladie ainsi que les enfants nés de cette union. Avec sa deuxième épouse, il a eu deux fils qui ont survécu, en 1943 et en 1945. Puis, il a à nouveau perdu son épouse, décédée deux ans après la naissance du second fils. Quelques mois après, il s'est remarié. De cette troisième et dernière épouse, il a eu neuf enfants qui ont survécu, sept fils et deux filles. Bien qu'elle se soit en partie occupée des deux fils nés de la précédente union, c'est surtout leur grand-mère paternelle qui les a pris en charge.

6. Informations sur le village issues de l'ouvrage d'Alain Mahé : Mahé, Alain, *Histoire de la Grande Kabylie XIX^e-XX^e siècles. Anthropologie historique du lien social dans les communautés villageoises*, Algérie, EDIF, 2000, 2006 (deuxième édition corrigée), 570 p.

7. Entretien avec un de ses fils aînés, le 30 avril 2019.

8. Sayad, Abdelmalek, « Les trois 'âges' de l'émigration algérienne en France », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 15, juin 1977, p. 61-65.

3. La maison traditionnelle et ses seuils

Les maisons traditionnelles de Kabylie ont fait l'objet de nombreuses analyses, la plus connue étant celle de Pierre Bourdieu dans son texte « La maison ou le monde renversé » [9]. Plus récemment, le travail d'Ali Mekki apporte de nombreuses informations à leur sujet [10]. Que ce soit dans le travail de Pierre Bourdieu ou celui d'Ali Mekki, la maison apparaît comme l'espace de la famille, des femmes, en opposition à l'extérieur, l'espace public, celui des hommes. À travers mon terrain, l'usage de l'espace qu'ils décrivent correspond aux récits de mes enquêtés. Cependant, cette idée peut être nuancée car les femmes travaillaient également au champ, le seuil devenait alors celui du village, frontière au-delà de laquelle elles ne s'aventuraient pas. En ce qui concerne la symbolique des lieux, si l'on s'intéresse au seuil de la maison on retrouve cette scission de l'espace entre le dedans et le dehors, il peut clairement être pensé comme une frontière entre l'intérieur et l'extérieur, la famille et le reste du monde, le monde des hommes et celui des femmes.

Ce seuil, celui de la maison, n'est pas propre à la société kabyle. Ainsi, on retrouve le même type de frontière dans la société marocaine par exemple, étudiée par Hakima Mounir, dans son ouvrage, *Entre ici et là-bas. Le pouvoir des femmes dans les familles maghrébines* [11]. La maison est l'espace par excellence des femmes, mais cet espace est plus ou moins étendu en fonction des sociétés étudiées. En Kabylie, dans les maisons traditionnelles, les femmes vaquaient également à leurs occupations dans la cour centrale que partageaient les différents frères d'une même lignée. Elle était donc une extension de la maison en l'absence de visiteurs étrangers, le seuil de la maison délimitant l'espace de vie de chaque ménage nucléaire.

À cette période, seul Samir est un exilé, ses épouses successives et ses enfants demeurent en Algérie. Ils se construisent donc en l'absence de l'homme de la maison au cours de ses voyages. Ses fils aînés, ceux de sa première épouse et ceux de la deuxième, nés dans les années 1950 - début des années 1960, ne sont que très peu, voire pas du tout scolarisés [12]. Cela peut notamment s'expliquer par la période à laquelle ses premiers fils étaient en âge d'être

9. BOURDIEU, Pierre, op. cit.

10. MEKKI, Ali, *Sociologie historique de l'émigration et de l'immigration kabyles. Les Ath Waghliss dans les deux vallées de la Soummam et de la Durance*, thèse de doctorat sous la direction de Monique de Saint-Martin, Institut de Recherche Interdisciplinaire sur les Enjeux Sociaux, EHESS, juin 2015, 569 p.

11. MOUNIR, Hakima, *Entre ici et là-bas. Le pouvoir des femmes dans les familles maghrébines*, France, Presses Universitaires de Rennes, 2013, 252 p.

12. Notes prises en octobre 2017.

scolarisés (fin de la période coloniale et pendant la guerre d'Algérie), ainsi que par l'éloignement de l'école la plus proche (environ 10 km). En ce qui concerne ses filles, les taux de scolarisation des filles en Algérie étaient alors encore plus faibles que celui des garçons. À cette époque, franchir le seuil de sa maison, c'est aussi franchir le seuil d'une société, puisque l'école était une institution prise en charge par les Français. Ainsi, sortir de la maison et par extension du village, c'était aussi se confronter à la société coloniale. Ici, le seuil n'est plus seulement le seuil physique de la maison et du village, mais celui qui établit une frontière presque palpable, en situation coloniale, entre deux sociétés qui coexistent mais cohabitent très peu. Dans ce contexte, l'exil du père ne permet pas encore une distinction nette avec les familles non touchées par l'émigration. La société traditionnelle maintient la forme de son habitat, malgré l'exil de certains de ses membres.

À travers les maisons traditionnelles et l'histoire de Samir, on peut voir que l'exil dans ses premiers pas ne permettait pas encore à tous les émigrés d'accéder à une position sociale supérieure à celle de leurs congénères restés au pays [13]. Le seuil, celui de la maison et par métonymie de la famille, reste un pallier important entre les espaces extérieurs et intérieurs, notamment entre le monde des hommes et celui des femmes. Les familles des émigrés n'échappaient alors pas à la règle.

4. Reconfiguration des maisons traditionnelles, déplacement des seuils

Dans la famille de Samir, mais aussi celle de familles liées à la sienne par alliance, c'est à partir des années 1950-1960 qu'apparaissent de nouvelles formes de construction, que j'appelle pour le moment des « maisons intermédiaires ». Ceux sont les maisons qui émergent en parallèle de l'indépendance du pays.

5. L'histoire de l'exil se poursuit

Samir a arrêté de s'exiler au moment où son fils aîné, Hamid, a émigré pour la France. Sur cette période, seul les deux fils aînés sont concernés par l'émigration. Nous allons nous intéresser à leur histoire et à celle des fils restés en Algérie. Le différentiel de niveau d'étude au sein de la fratrie se voit no-

13. Ces constats rejoignent ceux d'Ali Mekki dans sa recherche, *op. cit.*

tamment à travers les modalités d'émigration et au sens que l'on peut donner à l'exil. Hamid et Ahmed, les deux fils aînés, qui n'ont pas fait d'études, sont partis pour devenir ouvriers en France. Hamid a vécu une quinzaine d'années en France où il a été marié avec une Française, avant de retourner en Algérie. Ahmed, venu par l'intermédiaire de son frère aîné en 1965, a longtemps travaillé comme ouvrier non qualifié dans diverses entreprises, avant de devenir chauffeur de taxi parisien. Le premier a eu deux filles avec son épouse française avant de divorcer et d'emmener avec lui ses filles en Algérie où elles ont grandi avant de repartir en France à leur majorité. Entre temps, il s'est remarié en Algérie et a eu sept fils. Il a pu étudier lorsqu'il était en France et occuper par la suite des postes qualifiés, notamment dans l'enseignement. Il n'est plus jamais retourné en France. De son côté, Ahmed s'est marié une dizaine d'années après son premier séjour en France, avec une femme d'un village voisin d'Ighil Aouène. Il a vécu trente ans seul en France, séparé de son épouse et ses enfants qui résidaient en Algérie. Ils l'ont rejoint par la suite, dans les années 2000, en entamant eux-mêmes les démarches plus ou moins contre sa volonté. Les trois fils de Samir qui ont toujours vécu en Algérie ont pour certains fait des voyages touristiques en France, mais se sont construits en Algérie. Au cours des années 1960-1970, ils vivent encore ensemble dans leur maison traditionnelle, qui a été rénovée pour faire face à la taille importante de la famille. Enfin, ses deux filles vivent en Algérie et ont des maris qui n'ont jamais émigré. Dans leur génération (femmes nées entre les années 1950 et 1970), rares étaient les femmes qui émigraient seules. Appartenant à une famille plutôt pauvre, elles n'avaient pas le bagage scolaire ou professionnel pour partir. Ainsi, l'émigration de cette famille était-elle encore exclusivement masculine. Samir et ses fils aînés sont des exilés, coupés entre le pays dans lequel ils vivent quotidiennement et travaillent, et le pays où vit leur famille. Le seuil du pays n'a pas encore été franchi par leurs enfants ni leurs épouses respectives, mais compte-tenu de la suite de l'histoire, on peut imaginer que dès cette période, l'émigration a commencé à modifier les rapports sociaux au sein de la famille. En effet, l'absence prolongée de l'homme de la maison nécessite la redistribution des rôles et une adaptation des activités de chacun.

6. De nouvelles maisons, déplacement spatial du seuil

Face à l'agrandissement de la famille, les fils de Samir commençant à fonder leur propre famille, de nouvelles maisons ont été construites. À tra-

vers ces maisons, on voit bien l'organisation familiale, à la fois en ce qui concerne la composition de la fratrie (les deux aînés n'ayant pas la même mère) et le lien plus ou moins direct avec l'émigration. Ainsi, Ahmed et Hamid construisent une maison commune, dans laquelle ils ont deux chambres chacun pour eux et leur épouse respective. Les autres frères mariés se partagent une autre maison. À mes yeux, elles apparaissent comme des maisons intermédiaires entre les maisons traditionnelles et les maisons dites modernes. En effet, si Ali Mekki les pense comme des maisons traditionnelles rénovées [14], sur mon terrain elles apparaissent comme de nouvelles constructions dont l'espace est reconfiguré, même si leur taille s'apparente parfois à celle des maisons traditionnelles. Ainsi, on peut constater une diversification des formes d'architecture et de la taille de l'habitat. Les matériaux utilisés ont également changé, les murs sont en parpaing et ciment, hormis les toits qui restent en tuiles et en bois.

À travers ces maisons, la position sociale des habitants semble plus perceptible, notamment dans les cas où des membres de la famille ont émigré. Ainsi, dans une famille connexe à celle de Samir (mais sans lien de parenté direct), on voit très bien l'évolution de ces maisons grâce à l'émigration [15]. Dans un premier temps, quatre frères partageaient une même maison, disposant d'une chambre chacun avec un espace cuisine commun à tous dans la cour centrale. Ici, c'est le seuil de chaque chambre qui définit l'espace de vie des familles nucléaires, l'espace cuisine et la cour étant partagés entre les différents ménages. Suite à l'émigration des hommes de ces maisons, les fonds nécessaires à la construction de maisons plus grandes ont été réunis. Ainsi, deux maisons du même type ont été construites sur un même terrain, à une centaine de mètres de l'ancienne maison commune. Ici, les familles de deux frères partagent la même maison, disposant chacune de deux chambres. Quelques années plus tard, à nouveau, les fonds nécessaires pour construire deux nouvelles maisons ont été réunis, de sorte que chaque frère disposait dorénavant de sa propre maison, sur un terrain commun, entouré par un mur et à une dizaine de mètres de distance les unes des autres.

J'ai l'impression que dans ces maisons, il y avait tentative de maintien du mode de vie des maisons traditionnelles. On y voit clairement que le seuil délimitant l'espace privé de l'espace familial se situe à la porte de la cour (quand il y en a une) car une partie des espaces utilisés (principalement par les femmes) se situent à l'extérieur comme la cuisine. Sur mon terrain, un

14. Mekki, Ali, *op. cit.*
15. Notes de terrain, le 28 avril 2019.

indice de la véracité de l'importance que revêt le seuil dans ces maisons en Kabylie est notamment le net différentiel de scolarisation des filles et des garçons qui se maintient sur cette période. En effet, si au cours de la première moitié du XX^e siècle les garçons étaient encore peu scolarisés, à partir des années 1950-1960, la scolarisation des garçons de la famille est devenue de plus en plus importante, tandis que les filles n'étaient pas concernées. Ceci peut en partie s'expliquer par le fait qu'elles ne pouvaient pas franchir le seuil de la maisonnée, qui devait rester leur espace de vie privilégié. Ainsi, leur scolarisation aurait remis en cause la distribution de l'espace. Les hommes partis sans leur femme, notamment Samir puis Ahmed, font ainsi vivre l'exil à leur épouse et leurs enfants, qui vivent dans l'absence d'un père, ou une présence non continue, voire ponctuelle. Ces hommes qui quittent leur maison, laissant aux femmes certains rôles qui seraient les leurs s'ils n'étaient pas partis, contribuent à faire changer les seuils de la maison, les femmes se retrouvant par exemple à devoir se procurer de quoi manger, travaillant parfois en dehors de la maison et des champs qui peuvent être pensés, dans les sociétés paysannes, comme une extension de la maison.

Les maisons « intermédiaires » ont donc été les premières maisons construites par les émigrés, mais aussi par les populations locales lorsqu'elles quittaient leur maison traditionnelle. Ceux qui avaient connu l'exil avaient souvent les moyens de construire des maisons individuelles, ce qui n'était pas toujours le cas de ceux qui étaient restés au pays, continuant à partager une même maison avec leur fratrie, même une fois mariés. Les différents seuils partageant l'espace de ces maisons restaient très semblables à ceux des maisons traditionnelles, même si la reconfiguration de l'espace nécessitait quelques adaptations.

7. LES MAISONS CONTEMPORAINES : NOUVEAUX SEUILS, NOUVEAUX ÉMIGRÉS ?

Des maisons de plus grande taille ont ensuite été construites par les fils de Samir. Ce sont celles qui sont aujourd'hui décrites comme de grandes maisons, qui seraient typiques des émigrés. Dans la famille de Samir, ce n'est pas avant les années 1990 que ce type d'habitat a été investi. D'autres terrains de recherches ont montré que des maisons de ce type ont commencé à être construites dès les années 1970. Depuis la réforme de 1984, de nouvelles unités territoriales ont été définies en Algérie. Ighil Aouène reste un village, maintenant rattaché à la commune de Maatkas, qui est aussi une

daïra (correspond à une sous-préfecture en France) appartenant à la wilaya de Tizi Ouzou (correspond à un département en France), mais sous forme déconcentrée et non décentralisée.

8. Les nouvelles formes d'exils et de familles

La trajectoire des fils les plus jeunes s'inscrit dans une histoire plus récente, très différente de celle de Samir et ses deux fils aînés. Ainsi, ses trois plus jeunes fils sont partis en France, deux dans le cadre de leurs études et un avec sa femme, grâce à un visa touristique, devenu une installation définitive. Ceux qui ont fait des études, les ont en grande partie réalisées en Algérie, Reda en informatique (ayant obtenu par la suite son doctorat en France), le plus jeunes de toute la fratrie, Mustapha en médecine. Pour sa part, Abdelaziz est devenu chauffeur de taxi, progressivement titulaire de sa propre licence. Ici, l'exil s'est transformé, puisque ces jeunes hommes ont également connu l'éloignement de leur famille restée au pays, mais dans un contexte fort différent. Ainsi, Reda et Mouloud ont en partie échappé aux modes de vie plus précaires connus par leur père et leurs frères aînés. Ils ont d'ailleurs fondé leur vie en France. Reda s'y est marié à une femme d'origine kabyle, avec qui il a trois enfants nés en France et Mouloud vit en France où il est médecin pneumologue, mais n'a pas fondé de foyer à la connaissance des autres membres de sa famille. Ils n'ont pas vécu une séparation de leur famille nucléaire. C'est à partir des années 1970 que les fils les plus âgés de Samir ont commencé à fonder des familles, relativement nombreuses (allant de quatre enfants à neuf enfants). Actuellement, une bonne partie de ses petits-enfants sont mariés et ont des enfants (âgés d'une dizaine d'années pour les plus grands). La taille des ménages s'est nettement réduite, les plus grandes familles étant composées de trois enfants.

Cette troisième génération est également touchée par l'exil et la diversité des parcours est encore plus grande. Les fils d'Hamid sont tous partis dans le cadre de leurs études mais un seul pour la France (États-Unis, Allemagne, Angleterre et Royaume-Uni pour les autres). Les enfants d'Ahmed, le deuxième fils de Samir, ont vécu de nombreuses années loin de leur père (plus de vingt-cinq ans pour le fils aîné). Ils ont progressivement émigré vers la France, la démarche ayant été lancée par le plus jeune fils, venu avec un visa touristique à quinze ans, régularisé au bout de cinq ans, alors qu'il était étudiant. Les deux plus jeunes filles sont venues avec leur mère dans le cadre du regroupement familial, et la fille aînée en tant qu'étudiante, car elle était

trop âgée pour bénéficier du regroupement familial. C'est la première fille de la famille à avoir connu l'exil elle-même et, durant une période, seule puisqu'elle a fait un an d'études en Espagne avant de rejoindre la France. Le fils aîné est venu en tant que réfugié politique, ayant rencontré des problèmes dans le cadre de son travail d'ingénieur en génie civil en Algérie. Certains petits-enfants de Samir, dont les parents sont restés au pays, se sont également lancés dans l'émigration. Certains dans le cadre de leurs études, d'autres avec des visas touristiques, se retrouvant sans-papiers sur une période plus ou moins longue. Certaines fratries de ces petits-enfants sont particulièrement touchées par l'émigration, comme celle d'un de ses fils aînés né de sa dernière union, Mohamed, qui a vu trois de ses fils et une de ses filles émigrer vers la France en tant qu'étudiants, l'un d'eux comme travailleur, un moment sans-papier, avant d'obtenir une carte de résidence.

Ainsi, au sein de cette famille, les profils d'exil se sont diversifiés, donnant à l'exil différentes significations, mais toujours liées à une volonté d'améliorer les conditions de vie au pays ou hors du pays, dans le cadre d'une trajectoire plus individuelle. Cet exil a souvent permis une mobilité sociale ascendante importante, surtout quand les trois générations ont été touchées directement par l'émigration.

9. La maison, enjeu d'émigration contribuant à un habitat en perpétuelle construction

Parmi les fils de Samir, on voit nettement la différence entre les maisons de ceux ayant émigré et les autres restés sur place. Les deux fils aînés, Hamid et Ahmed, ont acquis un terrain ne se situant pas à proprement parler à Ighil Aouène, mais à moins d'un kilomètre de leur ancienne maison. Ils font d'ailleurs toujours partie de la tajmat de ce village. Même en tant qu'émigrés, s'ils souhaitent pouvoir continuer à avoir une vie sociale dans le village de départ, ils doivent acquitter la taxe de la tajmat. Un refus de leur part aboutirait à un rejet de la communauté, qui dénierait alors tout lien avec la famille (nucléaire de nos jours) de celui qui ne respecterait pas cette règle.

Ainsi, le seuil du village a été franchi par ces émigrés, qui continuent à appartenir à leur village d'origine tout en s'étant déplacés spatialement dans une zone n'en faisant pas partie administrativement. Leurs deux maisons, situées sur un terrain qu'ils ont partagé à l'aide d'un géomètre, n'en sont pas au même état d'avancement. Celle d'Ahmed, qui vit toujours en France, est terminée depuis plus de quinze ans. Elle l'a été au moment même où sa famille

allait le rejoindre en France. Elle correspond donc à ce que certains, comme Ali Mekki, ont appelé « la maison de l'absence » : elle n'est habitée que temporairement, le temps des vacances à différents moments de l'année. C'est le seul cas de ce type dans la famille des descendants de Samir. La maison de Hamid, commencée à la même période, n'est toujours pas terminée. Elle ressemble fortement aux maisons de ceux qui n'ont pas connu l'émigration. Ces deux maisons illustrent parfaitement le paysage des maisons que l'on peut qualifier de modernes sur mon terrain. Faite de parpaing, soutenue par des poutres et un dallage en béton armé, la maison des émigrés se distingue facilement des celles des populations locales n'ayant pas connu l'exil. En effet, si la population locale a adopté les mêmes normes de construction, les maisons de ceux qui vivent en permanence en Algérie, sans membre émigré ou subvention étatique, demeurent en perpétuelle construction, jamais vraiment terminées. Seuls les moudjahidines ont des maisons qui rivalisent avec celles des émigrés. Malgré une plus grande distance entre les maisons d'une fratrie, celle-ci est toute relative puisqu'on peut constater le maintien d'une certaine proximité spatiale des logements des frères. Ici, une des différences les plus importantes entre les revenus les plus élevés et les plus faibles est l'organisation spatiale de la maison. On le voit avec les maisons de Hamid et Ahmed. Celle d'Ahmed est composée de deux grands appartements (un pour chaque fils), en plus d'un studio au dernier étage et de pièces indépendantes en sous-sol (extérieur, dû à la pente du terrain). Celle d'Hamid est constituée d'un rez-de-chaussée et d'un étage dont la construction est en cours depuis plus de huit ans.

Dans ces maisons, différents seuils peuvent être identifiés. Il y a le seuil donnant accès à l'ensemble de la maison, qui est le plus facile à franchir. À l'intérieur de la maison les chambres deviennent le lieu de l'intime : on ne les montre pas aux visiteurs. La chambre est aussi le lieu où les filles ou les femmes peuvent échanger, discuter entre elles, sans être dérangées. Si elles se tiennent dans une chambre, les hommes, surtout ceux qui sont extérieurs à la maison, n'entreront pas. C'est aussi là que l'on va prier, ou simplement s'isoler. La cuisine est également un lieu réservé aux femmes, notamment et surtout en présence de visiteurs. Ainsi, le visiteur homme connaît les pièces de la maison où il peut se rendre sans risque de déranger, principalement la pièce d'entrée quand il y en a une, et le salon. Les visiteurs femmes, bien qu'elles puissent accéder aux chambres dans certaines circonstances, sont généralement reçues dans le salon. Elles pourront également accéder à la cuisine, ce qui d'ailleurs peut être considéré comme un indice de leur proximité avec les

femmes de la maison. Ainsi les plus proches apportent leur aide à leur sœur, amie, belle-sœur ou encore cousine, tandis que celles qui sont moins proches restent dans le salon. Les plus jeunes s'affairent souvent en cuisine, préparant le thé et/ou le café pendant que les plus âgées discutent dans le salon. Au-delà de l'identité sexuée des invités, c'est aussi leur lien (familial, plus ou moins proche, ou amical) qui détermine les seuils des espaces de la maison.

Ces nouvelles délimitations du seuil ne remettent pas totalement en cause la définition du seuil dans les maisons traditionnelles, qui s'est plutôt déplacé face à l'agrandissement de l'espace habité. Le mariage, par exemple, est un des événements qui continue à être porteur de la symbolique du seuil dans les maisons modernes [16]. Lors de son mariage, la jeune fille franchit le seuil de la maison de ses parents, pour franchir un nouveau seuil, celui de la maison de son mari, qui devient sa nouvelle maison, son nouvel espace de vie. Lors de la cérémonie, la famille du mari vient chercher la fille chez elle. C'est son mari qui lui fait franchir le seuil de son ancienne maison pour l'emmener dans sa nouvelle maison. Cette symbolique demeure dans les maisons modernes, bien que les époux viennent parfois de régions fort éloignées. C'est surtout dans les maisons marquées par l'absence, toute une partie de l'année, ou dans celles des fils ayant choisi de se marier uniquement en France, que le passage du seuil devient absent à son tour. La reconfiguration des seuils dans les maisons modernes est surtout visible pour les femmes, qui ont davantage l'occasion de franchir le seuil de la maison, d'aller à l'extérieur. En effet, l'allongement de la durée d'études permet aux filles d'accéder à un espace qui leur a longtemps été étranger, bien loin de leur maison. Cependant, d'après ce que j'ai observé jusqu'à présent, la maison demeure le lieu de vie privilégié des femmes, qui peuvent également se déplacer d'une maison à l'autre, pour rendre visite à leur famille ou à leurs amies [17].

10. CONCLUSION

Le fait de prendre les maisons pour point de départ de la recherche permet de penser tous les éléments recueillis dans les récits des familles étudiées. Les notions de seuil et d'exil ont traversé mon travail sous différentes formes.

Le fait de penser le seuil comme une frontière entre l'intérieur et l'extérieur met le migrant dans une situation où il franchit de nombreux seuils au

16. Observation participante lors de trois mariages en août 2013, et un mariage en août 2019.

17. Hakima MOUNIR *(op. cit.)* a fait le même genre de constats au Maroc.

cours de son existence : celui de sa maison au pays, pour commencer, et plus largement de sa famille lorsqu'il la laisse au pays ; celui de son pays pour accéder à un nouveau pays, mais aussi à une position sociale souvent différente entre son pays de départ et celui où il s'installe.

À travers son exil, le migrant et ceux qu'il laisse derrière lui doivent redéfinir les seuils. Le seuil se retrouve lui-même en exil, disparaissant parfois complètement dans les cas les plus aboutis d'exil. Face à une famille qui a vécu l'exil depuis trois générations, la conception du seuil a évolué et se transforme : il se renforce lorsque l'individu se voit privé de sa famille, s'atténue lorsqu'il connaît une ascension sociale ou des conditions de vie meilleures.

Bibliographie

Becker, Howard S., *La Bonne focale. De l'utilité des cas particuliers en sciences sociales* (2014, The University of Chicago press, pour la version originale en anglais), Paris, La Découverte, 2016, 267 p.
Bourdieu Pierre, « La maison ou le monde renversé », *Esquisse d'une théorie de la pratique* (1e édition : 1972, Droz), Paris, Seuil, 2000, p. 61-82.
Mekki, Ali, *Sociologie historique de l'émigration et de l'immigration kabyles. Les Ath Waghliss dans les deux vallées de la Soummam et de la Durance*, thèse de doctorat sous la direction de Monique de Saint-Martin, Institut de Recherche Interdisciplinaire sur les Enjeux Sociaux, EHESS, juin 2015, 569 p.
Mahé, Alain, *Histoire de la Grande Kabylie* XIXe-XXe *siècles. Anthropologie historique du lien social dans les communautés villageoises*, Algérie, EDIF 2000, 2006 (deuxième édition corrigée), 570 p.
Mounir, Hakima, *Entre ici et là-bas. Le pouvoir des femmes dans les familles maghrébines*, France, Presses Universitaires de Rennes, 2013, 252 p.
Passeron, Jean-Claude ; Revel, Jacques (dir.), *Penser par cas*, Paris, EHESS, 2005, 283 p.
Sayad, Abdelmalek, « Les trois âges de l'émigration algérienne en France », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 15, juin 1977, p. 61-65.